

Mb
M

LA
PRINCESSE JAUNE.

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE

POÈME DE

LOUIS GALLET
✓

MUSIQUE DE

CAMILLE SAINT-SAENS



ms. 1143.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
MDCCCLXII
Tous droits réservés

LA
PRINCESSE JAUNE

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre National de l'OPÉRA-COMIQUE, le 12 juin 1872



PERSONNAGES

KORNÉLIS. M. LHÉRIE.
LÉNA. M^{lle} A. DUCASSE.
CHŒUR.

En Hollande, dans la maison des parents de Léna.

S'adresser pour la mise en scène exacte de cet ouvrage à
M. PALIANTI, au théâtre de l'Opéra-Comique.

La partition et les parties d'orchestre se trouvent chez
G. HARTMANN, éditeur, boulevard de la Madeleine, 19.

LA

PRINCESSE JAUNE

Intérieur hollandais. Au fond, une grande verrière qui laisse voir la rue. Deux portes latérales. Grande table de travail chargée de papiers & de livres.

Sur un panneau, une figure de femme japonaise.

Au-dessous du panneau, une selle tournante, sur laquelle est une faïence à fleurs à demi-peinte. A côté, un escabeau, une tablette chargée de pinceaux & de couleurs. Ça & là, d'autres faïences inachevées. Sur un autre panneau, une horloge. (Matin d'un jour d'hiver. Les maisons aperçues vaguement, à travers la verrière du fond, sont couvertes de neige.)

SCÈNE PREMIÈRE

LÉNA, *sur le seuil.*

Kornélis! Kornélis! Entrerai-je?

(Elle entre, referme la porte, et regarde autour d'elle.)

Personne!

Où donc est-il?

(Elle court à la porte latérale et jette un coup d'œil dans la pièce voisine.)

Sa chambre est vide! Je m'étonne

Qu'il ne nous ait rien dit, en sortant, ce matin.

Il a quelque folie en tête... C'est certain.

(Furetant d'une place à l'autre.)

Là! qu'on en doute encor! Sa lampe est épuisée.

Il a veillé toute la nuit,

(Pensive.)

Il travaille dans l'ombre, et, le jour, il nous fuit.

Je ne m'étais pas abusée,

Un démon le conduit.

(Désignant la figure japonaise.)

Ce démon, n'est-ce pas cette image bizarre,

Qu'il garde auprès de lui, comme une chose rare ?

Il l'admirait, hier encor,

Avec des yeux ardents et doux, comme un avare

Qui craindrait de se voir dérober son trésor !

(Avec dédain.)

Beau caprice, ma foi !... Cette princesse jaune,

Cette reine de paravent,

Avec sa taille courte et ses bras longs d'une aune,

Voilà bien ce qu'il faut pour séduire un savant !

(A l'image.)

Quel charme as-tu pour lui, petite Japonaise ?

Par ta grâce barbare est-il ensorcelé ?

Et n'est-il, en ces lieux, personne qui lui plaise

Plus que ce froid dessin ? Ah ! mon Dieu ! j'ai tremblé...

J'ai cru qu'il revenait !...

(Se remettant.)

Non !... au fait que m'importe

Ce portrait ?... Oh ! j'en suis jalouse, je le sens...

Cette femme...

(Haussant les épaules avec un sourire, et revenant en scène.)

Allons, folle ! Elle est peut-être morte

Depuis trois ou quatre cents ans ?

(Elle range çà et là.)

Voyons : il faut ici tout remettre à sa place.

Kornélis va rentrer. Nous pourrons tous les deux

Travailler en causant. Comme on se sent heureux,

Par ce jour terne et gris, et par ce temps de glace,
 Dans un logis bien clos aux hivers rigoureux.

(Regardant vers la rue.)

Il neige ! Kornélis tarde bien !

(Elle va à la table de travail et continue à ranger, tout en parlant.)

Quel désordre !

Voilà ! C'est un docteur !... Et tous ces manuscrits !
 Les rats, s'ils sont lettrés, ont ici de quoi mordre.

(Prenant les manuscrits et les livres, un à un.)

Chinois ! là ! Persans ! bien ! Japonais et Sanscrits
 Ensemble !

(S'arrêtant.)

Que d'amour, bon Dieu, pour le grimoire !

(Elle reprend sa tâche.)

Ce livre ? Ah ! qu'il est lourd !

(Lisant le titre, et riant.)

Je m'en doutais ! « *Histoire*

Du Japon. »

(Lisant un second titre.)

« *Le Japon dévoilé.* » L'autre ?... Bon !
 « *Merveilles du Japon.* » Mais c'est à n'y pas croire !

Le Japon ! Le Japon ! et toujours le Japon.

Il ne sort pas de là !... Quel singulier caprice !

Le Japon !... Le voilà son éternel refrain !

Quand il y songe bien, il doit être au supplice

Que Dieu l'ait fait docteur et non pas mandarin !

Ne pourrait-il s'épargner tant de peines ?

Ah ! combien il était plus joyeux autrefois,

Quand, au lever du jour, ayant couru les plaines,

D'une moisson de fleurs revenant les mains pleines,

Nous faisons, tous deux fiers de l'œuvre de nos doigts,

Éclore, sur l'émail des blanches porcelaines,
La sauvage anémone et le muguet des bois.

(*Trouvant une feuille volante dans le livre qu'elle a gardé à la main, et qu'elle parcourt machinalement.*)

Ah ! l'encre est fraîche encor sur cette page !
Ce sont des vers ! .. Son travail de la nuit !
Toujours du japonais, heureusement... traduit
En langage vulgaire...

(*Après une courte hésitation.*)

Eh bien !... lisons : « *Hommage*
» *A la beauté dont je n'ai que l'image,*
» *Mais dont les traits divins pour jamais m'ont séduit.* »
(*Léna comprend et se tourne vers l'image japonaise avec un vif mouvement de dépit.*)

Elle !... Il devient donc fou ! Voyons ce bel ouvrage ?

(*Elle ouvre le manuscrit qu'elle a machinalement froissé, vient en scène, et lit alternativement les deux textes.*)

(N^o 1.) « *O Ming outsou-sémi-si-Kamini,*
» *O Ming ! si mon corps est esclave,*
» *Tayénèba-Haréüté.*
» *S'il ne peut briser son entrave,*
» *Asa-Nagéku-Ki-mi-Sakarüté*
» *Par des rêves d'amour bercée,*
» *Waga-Korou-Kimi*
» *Vers toi s'envole ma pensée ! »*

Elle s'appelle Ming !

(*Avec colère.*)

Il écrit tout cela

Pour une sotte figure,
Pour un magot !... Il perd le sommeil, et voilà
Qu'il ne va plus songer qu'à cette créature !

(*Continuant sa lecture.*)

« *Waga-ko-in-kimi-zo-Kizo-nou*
 » Dans l'humble nid de ma tendresse,
 » *Yo-imé-ni-miyé tsaurou*
 » Tu règnes seule, ô ma maîtresse. »

(*Froissant de nouveau le manuscrit qu'elle jette.*)

Oh ! c'est indigne ! Et je le souffrirais !

Pourtant, il ne sait rien, et je ne puis rien dire,
 De mes tourments secrets.

(*Elle va vers l'image et la menace du geste.*)

Toi qu'il évoque, en son délire,
 Je te hais !...

Quel est ton pouvoir ?
 Faut-il donc avoir,

Dis, sorcière,
 De longs yeux bridés,
 Et des traits fardés,
 Pour lui plaire ?

Est-ce un col d'oiseau,
 Un bras en fuseau ?

Est-ce encore,
 Fille de Satan,
 Un teint de safran
 Qu'il adore ?

Ah ! si j'étais faite ainsi,
 Peut-être, il m'aimerait aussi !

Ta présence m'irrite,
 Et je t'arracherais,
 Si j'osais !
 Image maudite,
 Je te hais !

(*La porte s'ouvre. Kornélis entre, sans voir Léna, jette son manteau tout neigeux sur un meuble, et vient déposer, avec précaution, sur la table, des fioles et d'autres objets qu'il tire de ses poches.*)

SCÈNE II

LÉNA, KORNÉLIS.

KORNÉLIS, à lui-même.

C'était le Kokha!... Quand je pense
 Que j'ai passé dix nuits pour traduire ce mot!
 Je chercherais encor, ma foi, sans la science
 Du professeur Paulus. Allons, je suis un sot!

(*Inspectant les objets qu'il vient d'apporter.*)

Ne me manque-t-il rien pour éprouver le charme?

LÉNA, à part, observant.

Un charme?... Que dit-il?...

KORNÉLIS, à sa table.

Non rien!

LÉNA, à part.

Il parle bas!

(*Tout à coup.*)

Bonjour, cousin!

KORNÉLIS, distraitement.

Bonjour!... Je ne te voyais pas.

LÉNA, à part, attristée.

Quel air d'indifférence!

KORNÉLIS, la regardant.

Eh! comment?... une larme!

Qu'as-tu, petite sœur?

LÉNA, un peu fièrement.

Mais je ne pleure pas!...

KORNÉLIS, qui s'était levé, va pour se rasseoir.
 J'avais cru...

LÉNA.

Kornélis, tu parlais tout à l'heure
D'un... charme. Avant le jour tu quittes la demeure.
Est-ce donc pour aller au sabbat?

KORNÉLIS.

Les sabbats
Ne sont plus dans nos mœurs, moqueuse !

LÉNA.

Quel mystère
Alors nous caches-tu?... J'ai compris, Kornélis,
A tes regards songeurs, comme à tes traits pâlis,
Que tu souffres d'un mal que tu voudrais nous taire.

KORNÉLIS, *à part.*

M'a-t-elle deviné?... (*Haut, légèrement.*)
Tu te trompes, ma chère.

LÉNA.

Pourquoi feindre avec moi. Ne désires-tu rien?

KORNÉLIS.

Rien !... A quoi bon tant de sollicitude ?...

LÉNA.

Ah ! je voudrais te voir heureux !

KORNÉLIS, *d'un ton forcé.*

Eh bien !

Je suis heureux, très-heureux... J'ai l'étude
Qui m'enchanté et me fait trouver le temps trop court;

(Lui tendant la main.)

J'ai ma bonne Léna, qui m'aime ; j'ai l'amour
De tes parents qui m'ont recueilli quand ma mère
Est morte, me sauvant ainsi de la misère ;
Que puis-je demander de plus au ciel clément ?

LÉNA.

Ce que ta lèvre dit, ton regard le dément !
 Il est un idéal que tu voudrais connaître,
 Qui t'échappe peut-être ;
 Tu rêves quelquefois
 Tout haut, sans t'en douter ; dans ces rêves tu vois
 Des pays merveilleux, des rives inconnues ;
 Et tu nous quittes, pour voyager dans les nues,
 Où, c'est tout comme, en Chine... au Japon...

KORNÉLIS, *souriant*.

Chère enfant,

Ce plaisir-là n'est pas de ceux que Dieu défend !

(N° 2.) Oui, j'aime, en son lointain mystère,
 Ce pays vermeil,
 Écrin rayonnant que la terre
 A pris au soleil !

Là, dans les ondes irisées,
 Se joue en nageant,
 Autour des jonques pavoisées,
 Le dragon d'argent.

Là sont les toits de porcelaine,
 Les murs de lapis,
 Où les dieux, sur leurs lits d'ébène,
 Révent accroupis.

Là, sous la frêle balustrade,
 Les hôtes charmés
 Goûtent, dans des coupes de jade,
 Des vins parfumés.

Tandis qu'à l'entour d'eux éclate
 Quelque gai concert,

Un bouffon, vêtu d'écarlate,
Gravement les sert.

Des femmes, en robes brodées,
Viennent à leur tour,
Emplissant les coupes vidées
Du vin de l'amour.

Ici, rien que l'ennui sans borne
Vainement je veux
T'oublier pour notre ciel morne.
Beau ciel radieux !

Je t'aime, en ton lointain mystère,
O pays vermeil ;
Écrin rayonnant que la terre
A pris au soleil !

LÉNA, avec tristesse.

Comme il va chercher loin le bonheur ! (A Kornélis.)

Je t'admire !

Ah ! certe, on ne pourra pas dire
Qu'il en faille beaucoup pour contenter ton cœur.

KORNÉLIS.

Léna, pourquoi ce ton moqueur ?
(Léna lui tourne le dos.)

Tu me boudes !

LÉNA.

Qui ?... moi, cousin ? mais tu veux rire.

(Éludant.)

Tiens, c'est joli cela !

(Elle a pris un petit flacon en porcelaine peinte, qui se trouve mêlé aux objets apportés par Kornélis.)

KORNÉLIS.

Ciel ! prends garde !

LÉNA, *confuse.*

Pardon !

*(Elle prend un autre objet.)*KORNÉLIS, *qui va pour le lui ôter des mains.*

Laisse !

LÉNA, *dédaigneusement, du bout des lèvres.*

C'est donc béni, ces pots ?

KORNÉLIS, *impatiente.*

Mais laisse donc !

Ah ! tiens ! tu me mets au martyre

Avec tes questions ! Tu furètes partout,

Tu vas, tu viens...

LÉNA, *protestant.*Cousin !... *(A part.)*

Comme il est en colère !

KORNÉLIS, *hors de lui.*

Je m'en vais !

(Il rassemble ses fioles et disparaît dans sa chambre, en jetant à Léna un regard courroucé.)

SCÈNE III

LÉNA.

LÉNA, *outrée.*

Ah ! c'est trop ! c'est trop... que va-t-il faire ?

Que m'importe à présent ?... Oh ! ce qui le rend fou

C'est ce pays maudit, cette image funeste...

(Résolument.)

Eh bien, je dirai tout à ma mère aujourd'hui ;
 Je quitterai la maison s'il y reste ;
 Je dois à tout prix m'éloigner de lui.

.....
 Parce que l'amour vient, hélas ! sans qu'on y pense,
 Notre bonheur doit-il aussi vite finir ?

(*Elle rêve.*)

Ah ! comme il s'est enfui, le riant avenir
 Qu'entrevoyait mon espérance !

(N° 3.) Je faisais un rêve insensé.
 A la raison il faut me rendre,
 Adieu, l'espoir tant caressé !
 Il ne veut ni voir ni comprendre
 Ni mes regards, ni ma rougeur,
 Ni ma main tremblant dans la sienne,
 Il n'est rien dont il se souviennne,
 Rien qui livre à l'ingrat le secret de mon cœur.

La tendresse qui m'est chère
 Est pour lui sans prix
 Il s'est épris
 D'une chimère !

C'est fini, maintenant je veux
 A jamais lui cacher ma vie,
 Et guérir mon cœur amoureux
 De sa folie,
 Et si le sort défend que je l'oublie,
 Je souffrirai du moins loin de ses yeux.

Il ne veut ni voir ni comprendre.
 Adieu, l'espoir tant caressé !
 A la raison il faut me rendre ;
 Je faisais un rêve insensé !

(*Elle sort lentement.*)

SCÈNE IV

KORNÉLIS. (*Il revient vivement en scène, portant une petite coupe de laque et un flacon.*)

Seul ! Je suis seul ! C'est parfait ! O mon maître !
O vieux docteur Paulus ! sois béni mille fois !
Toi qui m'as fait connaître
Le mot mystérieux qui doit changer mon être
Et rendre l'amour docile à ma voix !

(*Regardant avec passion la figure Japonaise.*)

O Ming, ô ma beauté, je vais te voir vivante !
Le breuvage enchanté dont je tiens le secret
Va te livrer à moi : ta lèvre caressante
Prononcera l'aveu que mon âme implorait,
Je n'aurai plus cette douleur profonde
D'adorer une forme insensible et de voir
S'épuiser sans objet la flamme qui m'inonde ;
Je franchirai d'un trait les limites du monde,
Et je te trouverai soumise à mon pouvoir !

(*Ouvrant un livre qu'il prend sur la table.*)

N'est-ce pas ce que dit le livre ?

(*Il lit lentement.*)

« Celui qui, plein de foi dans l'avatar sacré,
» Ayant veillé trois nuits, et le cœur épuré,
» Goûtera ce breuvage, en renonçant à vivre
» S'il le faut, pour payer le bonheur espéré
» Celui-là pourra tout ce qu'il a désiré ! »
À l'œuvre !

(*Il prend le flacon et en verse, goutte à goutte, le contenu dans la coupe. — Par instants, il s'arrête et réfléchit.*)

Ah! n'est-ce pas poursuivre une chimère!
 Moi, docteur, je suis là, simple, naïf... croyant!
 Ce texte japonais... ce philtre... ce mystère,
 Qu'est-ce? Peut-être, hélas! un conte de grand-mère,
 Une fable. Eh! pourquoi?... Ces peuples d'Orient
 Ont l'esprit plus subtil que le nôtre... Leur vue
 Interroge une sphère à nos yeux défendue
 Et monte à ces hauteurs dont on parle en riant!
 C'est fini! Pour tomber aux pieds de ma maîtresse,
 Je n'ai plus qu'à vouloir... Le moment est venu!

(Il va boire; s'arrêtant.)

C'est peut-être la mort!.. Ai-je peur?... Bah! Faiblesse!
 Si c'est la mort, du moins, c'est l'inconnu!

(Il boit et repose la coupe, où reste une partie du breuvage. — Puis il fait quelques pas vers l'image de Ming et la regarde avec extase, les bras ouverts et tendus vers elle.)

(N° 4.) Vision dont mon âme éprise,
 Dans les murmures de la brise,
 Cherche la voix,
 Dans le sommeil et dans la veille,
 Pure merveille,
 Je t'appelle et je te revois.

Anime-toi, respire!
 J'ai compris ce que veulent dire,
 Avec leur éternel sourire,
 Tes grands yeux noirs fixés sur moi.
 Anime-toi!

Rouvre tes lèvres closes,
 Plus roses
 Que la fleur du pécher.
 Penche vers moi ton front d'agate,

Que ta main délicate
Frémisse à mon toucher!

Anime-toi, respire!
J'ai compris ce que veulent dire,
Avec leur éternel sourire,
Tes grands yeux noirs fixés sur moi.
Anime-toi!

(Sa voix s'éteint, puis son regard fixe, presque magnétique, ne quitte plus l'image de Ming, tandis que peu à peu il s'éloigne d'elle. Il arrive ainsi jusqu'à son fauteuil, où il s'assied lentement. Bientôt sa tête se renverse sur le dossier du fauteuil et ses bras se détendent. Il murmure quelques syllabes entrecoupées, et enfin reste comme extasié. — Pendant ce qui suit, musique de scène jusqu'au duo.)

SCÈNE V

KORNÉLIS, LÉNA. *(Léna entre, arrange sa selle à peindre sans rien dire et cherche ses couleurs. — L'horloge sonne.)*

LÉNA.

Dix heures ! Hâtons-nous d'achever cet ouvrage ;
Le travail, c'est l'oubli de nos peines... Mon Dieu !
J'avais peut-être tort tout à l'heure... Il est sage,
Après quelques mots vifs, de réfléchir un peu.
Sa colère sans doute est passée, et moi-même
Je ne dois pas pousser les choses à l'extrême.

(Elle aperçoit Kornélis, toujours immobile dans le fauteuil, et dont jusqu'alors elle n'avait pas remarqué la présence. — Avec un mouvement très-vif.)

Eh bien ! mais il est là !... Je le croyais parti !

(Elle va vers Kornélis, puis, d'une voix timide et affectueuse.)

Cousin !... *(A part.)* Il n'entend pas ou ne veut pas entendre !
Soit, monsieur ; vous verrez qu'on en prend son parti,
Et qu'on ne sera pas la première à se rendre...

(Elle s'assied et se met à peindre avec une application exagérée.)

KORNÉLIS, après un temps. (N^o 5.)

Ah ! quel nuage d'or s'ouvre devant mes yeux !

Quelle immensité rayonnante

S'étend sous le ciel lumineux !

Au loin, vers les horizons bleus,

S'ébauchent les palais d'une ville flottante !...

(Il s'est levé, et fait quelques pas en chancelant. — Musique et chœur japonais au dehors.)

Yokou o-idé nasai

Masi!

LÉNA, avec affectation, sans quitter son travail. — *Sur la musique du chœur.)*

« Je n'irai plus à la danse,

» Avril en vain recommence ;

» Laissez-moi, beaux fiancés ;

» Tous mes printemps sont passés :

» Car mes yeux se sont lassés

» A pleurer mon espérance.

» Avril en vain recommence :

» Laissez-moi, beaux fiancés. »

KORNÉLIS, halluciné.

Musique étrange ! elle m'apporte

Des accents que je reconnais !

Du paradis rêvé, j'ai donc franchi la porte !
Je te salue, ô pays japonais.

(Pendant ce qui précède, le décor est modifié peu à peu, suivant les indications de Kornélis, et se transforme complètement, de façon à représenter un intérieur et un paysage japonais. Il passe la main sur son front, puis, avec joie.)

C'est la réalité !... par la fenêtre ouverte,
Voici la foule des marchands,
Voici les pagodes, les champs,
Les maisons et la plaine verte,
D'où s'exhale vers moi, par la brise porté,
Le fin parfum du thé !

Voici le toit de joncs et la muraille peinte,
Les tentures de soie aux riantes couleurs,
Et les monstres d'airain, qui défendent l'enceinte
Des jardins tout en fleurs.

Rien, si ce n'est l'idole que j'appelle,
Ne manque ici !
Ma vision charmante, où donc est-elle ?

(A ce moment, ses yeux s'arrêtent sur Léna, dont le costume s'est aussi transformé, et qui paraît vêtue en Japonaise, dans la même pose et avec les mêmes habits que ceux de Ming. A la place de l'image attachée à la muraille, on en voit une autre qui représente une Hollandaise habillée comme Léna, dans la première partie de son rôle.)

Dieux ! la voici !
Je n'ose plus lui parler... Qu'elle est belle !

LÉNA, se retournant à ce cri.

Qu'as-tu donc, Kornélis ?

KORNÉLIS, *suppliant.*

Oh ! reste, reste ainsi !

Ne me demande pas encore
Pourquoi je viens, ce que je veux,
Et laisse s'enivrer mes yeux

De ta beauté, trésor que ta jeune âme ignore !

LÉNA. (*Elle se lève tout émue.*)

Kornélis !... (*A part.*)

Il sait donc le secret de mes vœux.

(*Haut.*) Que veux-tu dire ?

KORNÉLIS, *follement.*

Je t'adore !...

Ah ! ne refuse pas de croire à mes serments.

LÉNA, *à part.*

Quelle subite ardeur l'entraîne...

(*Haut, avec un peu de colère.*) Non, tu mens !

KORNÉLIS.

Mais, je te jure !...

LÉNA, *d'un air de pitié moqueuse.*

Une trop longue veille,
Sans doute, a troublé tes esprits.
Reviens à toi.

KORNÉLIS.

Ton cœur sommeille :

Je veux le réveiller... Ne m'as-tu pas compris ?...

ENSEMBLE

LÉNA, *s'éloignant avec trouble.*

Ah ! je rêve sans doute !

Il me parle d'amour ?

Et mon cœur frémissant l'écoute,

Et j'ai peur de comprendre, enfin, et je redoute
L'espoir léger qui peut s'envoler sans retour.

KORNÉLIS.

Quoi ! tu me fuis, coquette,
Et tu doutes de moi !

Rassure ton âme inquiète.

Ah ! pour te conquérir il n'est rien qui m'arrête,
Et je ne vivrais pas si ce n'était pour toi.

LÉNA.

Non ! vainement tu parles de tendresse ;
Je le sais trop, va, ta seule maîtresse
Est celle dont l'image est là !

KORNÉLIS, *sans voir l'image.*

Cette image !... oh ! je la déteste.
Je parle, tu m'entends, peu m'importe le reste !
Je n'aime que toi !

LÉNA, *avec insistance.*

Mais regarde-la.

KORNÉLIS, *tendrement.*

A quoi bon ! Écoute
L'amoureuse chanson que tu connais sans doute,
Et que d'une timide voix,
En t'invoquant tout bas, je murmure parfois :

- « Sur l'eau claire et sans ride
- » Glisse mon bateau ;
- » Il a le hasard pour guide ;
- » Moi, je regarde dans l'eau.
- » Au-dessus du flot tranquille
- » Est le grand ciel argenté
- » Où, dans sa sérénité,
- » La lune plane, immobile.

» Le ciel est dans l'onde encor,
 » Et quand un nuage passe
 » Sur le front de l'astre d'or.
 » Je le vois dans les flots comme dans une glace.

» Et je crois que mon bateau
 » Glisse sur le ciel et non pas sur l'eau !

» C'est ainsi que ton image,
 » O beauté pure, à qui mon amour appartient,
 » Comme le ciel et l'astre, et le nuage,
 » Se reflète en mon cœur, humble miroir du tien ! »

LÉNA.

Je ne comprends rien à ta poésie !...
 Pourquoi ne pas parler comme nous parlons tous ?

KORNÉLIS.

Chère enfant, toi que j'ai choisie,
 Tends-moi la main... Viens, aimons-nous.

LÉNA, *s'éloignant.*

Tu vas trop vite...

KORNÉLIS.

Un mot, de grâce !

LÉNA.

Que puis-je te répondre?...

KORNÉLIS.

Ah ! si ton cœur m'entend,
 S'il a de mon amour conservé quelque trace,
 Ne me repousse pas...

LÉNA, *naïvement.*

Je t'aime... Es-tu content ?

KORNÉLIS.

Elle m'aime ! ô douce parole !
 Ah ! quand de ta lèvre s'envole
 Ce mot si longtemps espéré,
 Tu ne peux refuser à ma tendresse un gage.

LÉNA.

Un gage !

KORNÉLIS.

Un seul baiser !

LÉNA.

Non pas !... (*Elle s'enfuit.*)KORNÉLIS, *la poursuivant.*

Je le prendrai.

LÉNA.

Jamais !

KORNÉLIS.

Ingrate !

LÉNA.

Adieu ! Quand tu seras plus sage,
 Peut-être je te reviendrai.

KORNÉLIS, *lui barrant le passage.*

Ta résistance est vaine,
 Tu ne partiras pas !

LÉNA.

Ah ! laisse-moi !... (*A part.*)

J'ai peur !

KORNÉLIS.

Mon âme est pleine
 D'un fol amour que tu partageras !

LÉNA.

De grâce!

KORNÉLIS, *avec éclat.*

Non ! tu resteras !

LÉNA, *tremblante et indécise.*

Kornélis !

KORNÉLIS.

Je le veux !

(Il veut la saisir par la main ; elle se retire avec crainte. Kornélis, désenchanté, se tourne vers l'image comme pour la prendre à témoin. — A part.)

O trop menteuse image !

A quoi bon t'animer, si c'est pour mon tourment ?

(Surpris.)

Mais... c'est Léna, vraiment !

(Après un temps, revenant à Léna.)

Illusion!... mirage !

La réalité, la voilà !

*(Pendant cet a-parté, Léna, qui observe Kornélis et le voit distrait, en profite pour se retirer à petits pas vers le fond, afin de s'enfuir sans être vue.)*LÉNA, *près de la porte.*

Si je pouvais m'enfuir !

KORNÉLIS, *la prévenant et la ramenant en scène.*

Je t'ai prise enfin !

LÉNA.

Ah !

(Elle veut se dégager de l'étreinte de Kornélis, qui l'entraîne malgré sa résistance.)

ENSEMBLE.

KORNÉLIS.

Indocile amante,
 Tu m'obéiras !
 Je te sens tremblante
 Frémir dans mes bras.
 Captive charmante,
 Ne t'envole pas.

LÉNA, *luttant et suppliant.*

Prière impuissante !
 Vains efforts ; hélas !
 Sa voix m'épouvante ;
 Mais je ne veux pas,
 Émue et tremblante,
 Rester dans ses bras !

(A la fin de l'ensemble, Léna parvient à s'enfuir et disparaît avant que Kornélis ait pu essayer de la suivre.)

KORNÉLIS, *chancelant.*

Elle est partie ! Hélas ! où donc est-elle ?
 Elle s'en va, la cruelle,
 Inexorable au cri de mon amour !
 O Ming ! je te veux, je t'appelle ;
 Ne t'envole pas sans retour.

(Avec égarement, tandis que les objets qui l'entourent reprennent leur forme première.)

Non ! tout pâlit, tout s'éteint. La nuit sombre
 Me gagne. Mes regards vont se noyant dans l'ombre.
 Où suis-je ?... Au loin se meurt, en de vagues accents,

Le bruit des gongs retentissants.

Ah! j'expire!..

(Il tombe dans un fauteuil et y reste comme foudroyé. — Musique de scène. — Peu après, Léna reparaît à pas prudents.)

LÉNA.

Il repose et sa fièvre est calmée!

KORNÉLIS, revenant à lui.

C'est elle! Ah!

LÉNA.

Tu m'avais fait peur,

Et je venais...

KORNÉLIS, encore halluciné.

O Ming, ma bien-aimée,
Ne me réveille pas, si mon rêve est trompeur!

LÉNA, avec dépit.

Je ne suis pas Ming, et ton cœur oublie
L'aveu qu'en un moment d'amoureuse folie,
Ta lèvre a prononcé.

KORNÉLIS.

Un aveu!

LÉNA.

Rappelant quelque songe insensé,
Ne disais-tu pas : « C'est ainsi que ton image,
» O beauté pure, à qui mon amour appartient,
» Comme le ciel, et l'astre, et le nuage
» Se reflète en mon cœur, humble miroir du tien ! »

KORNÉLIS, debout et vivement.

Ce chant, qui te l'apprit?

LÉNA.

Toi-même.

KORNÉLIS.

Moi ?

LÉNA.

Tout à l'heure, là !

KORNÉLIS.

C'était donc toi, vraiment ?

Pourquoi n'as-tu donc plus ce costume charmant,
Cet habit japonais ?

LÉNA.

Cousin, assurément

Tu rêves de nouveau !

KORNÉLIS.

Le beau pays que j'aime,

Je ne l'ai donc pas vu ?

LÉNA.

C'est quelque égarement

De ton esprit. Pourquoi ton âme est-elle pleine
De folles visions qui la trompent ainsi ?

Je n'ai pas quitté ma robe de laine,
Et tu n'es pas sorti d'ici.

KORNÉLIS, *accablé*.

Ah ! mon bonheur ! Évanoui !

LÉNA.

Qu'est-il arrivé ?...

*(Elle regarde tour à tour Kornélis et les objets épars
sur la table. — Elle remarque le breuvage. — Avec
explosion.)*

Je devine !

Oui... tu t'es... enivré. — Cette noire liqueur
 A surpris tes sens et troublé ton cœur.
 Celle à qui tu prêtai une forme divine
 En ta menteuse ardeur,
 Ce n'était pas moi !... c'était cette femme !
 Et le délire de ton âme
 Te faisait retrouver tous ses traits dans les miens.
 La voilà, ta princesse ! Allons ! parle-lui ! (*l'entraînant*)
 viens !

Tombe aux genoux de ton idole !
 Elle est vivante !... Elle aime ! Et c'est moi qui suis folle !...

KORNÉLIS, *regardant l'image.*

C'est elle !... (*Après un temps.*)
 Mais non ! je ne trouve plus,
 Au front de l'impassible image,
 Les rayonnements d'amour entrevus,
 O Léna ! sur ton doux visage.
 Oui, le rêve est vaincu par la réalité !
 Il manque à ses yeux l'étincelle,
 L'éclair que tu leur as prêté,
 Et je sens qu'elle n'est plus belle,
 O Léna ! que de ta beauté !

(*A ses pieds.*)

(N° 6.) Je t'aime !
 Ce doux mot qu'ignorant de moi-même
 Je n'avais pas compris !
 Tes lèvres, à mon cœur, pour toujours l'ont appris.
 Si tu m'as pardonné, redis-le-moi ; — je t'aime !

LÉNA, *riant.*

Ah ! ah ! Quelle ardeur nouvelle !
 L'amour dont ton cœur est plein
 Tourne, tourne, comme l'aile
 D'un moulin !

KORNÉLIS.

Je me réveille d'un songe.
 Hélas! pourquoi
 Rire de moi ?
 Léna!... mon seul amour,

LÉNA.

Mensonge !

(Très-moqueuse.)

Vous étiez épris
 D'un trésor sans prix.
 Ming était l'idole choisie !
 Elle vous déplaît,
 C'est bien : mais, quelle est
 Maintenant votre fantaisie ?

Allez-vous, jaloux,
 D'un amour étrange,
 Demander au Gange
 S'il n'a pas pour vous,
 Riante chimère,
 Quelque bayadère
 Aux regards plus doux ?
 Allez-vous encore
 Chercher aux pays
 Que le soleil dore
 De blanches houris,
 Ou choisir pour reine
 Une Éthiopienne
 Dont le regard luit
 Sous un front d'ébène
 Aux cheveux de laine
 Plus noirs que la nuit ?

J'attends qu'il vous plaise
De vous déclarer,
Et si mon avis peut vous éclairer,
Daignez croire, cousin, que j'en serai bien aise.
(*Elle lui fait une grande révérence ironique et se dispose à sortir.*)

KORNÉLIS, *la retenant.*

Méchante enfant, vois ma souffrance!

LÉNA, *rieuse.*

Non !

Le Japon est charmant !

KORNÉLIS.

Au diable le Japon !

(*Avec entrain.*)

Viens, je veux me griser de joie et de tendresse.

Je veux retrouver ma jeunesse !

Qu'on est heureux d'aimer et que le ciel est bon !

(*Bruit d'instruments au dehors.*)

Entends cette musique au loin. C'est la Kermesse !

Allons danser ! veux-tu ?

LÉNA.

Ne t'ai-je pas dit non ?

KORNÉLIS.

Viens ! viens ! n'écoute pas ta mauvaise pensée,

Ne retarde plus mon bonheur.

Léna, ma fiancée,

Ma seule idole, viens !

LÉNA, *après un mouvement d'hésitation, puis comme, malgré elle.*

Ah ! je n'ai pas de cœur !

(*Elle reste confuse devant Kornélis qui l'attire dans ses bras.*)

*E N S E M B L E.**KORNÉLIS, heureux.*

Félicités promises
 A nos âmes éprises,
 Votre jour est venu !
 L'amour chasse le doute
 Et me montre la route
 Du Paradis perdu !
 L'aube en mon cœur se lève
 Et dissipe le rêve
 Qui l'avait égaré.
 Réalité charmante,
 Va, ne crains plus qu'il mente
 A ce qu'il t'a juré !

L E N A.

Félicités promises
 A nos âmes éprises,
 Votre jour est venu !
 L'amour chasse le doute
 Et nous montre la route
 Du Paradis perdu !
 L'aube en son cœur se lève
 Et dissipe le rêve
 Qui l'avait égaré.
 Réalité charmante
 Je ne crains plus qu'il mente
 A ce qu'il m'a juré.

FIN.